

Coup d'oeil sur le Nouveau Cinéma

Gilles Marsolais

Numéro 65, février–mars 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22692ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Marsolais, G. (1993). Coup d'oeil sur le Nouveau Cinéma. *24 images*, (65), 48–49.

Coup d'œil

SUR LE NOUVEAU CINÉMA

par Gilles Marsolais

À l'occasion de sa 21^e édition, le Festival du nouveau cinéma aura finalement présenté quelque 44 longs métrages dans le cadre de sa sélection internationale, alors que 12 autres, sans que l'on sache trop pourquoi, se sont retrouvés bizarrement dans la section «Courts et moyens métrages», ou ont été relégués dans la section fourre-tout «Théâtre, musique, littérature, danse, arts visuels, culture et société»(ouf!). À ce menu déjà copieux s'ajoutaient la section réservée à la vidéo et divers hommages. Grosso modo, on a eu affaire cette année à une production de fiction d'une qualité moyenne qui n'a été l'occasion d'aucun véritable coup de cœur, si ce n'est qu'elle a réintroduit avec force l'idée même du film documentaire. Plutôt que de rendre compte par le détail de cette édition qui est déjà loin derrière nous, il semble plus à-propos d'attirer simplement l'attention sur un certain nombre de films qui le méritent, dont quelques-uns sont analysés ailleurs en ces pages, et que vous pourriez avoir l'occasion de (re)voir un jour ou l'autre.

Le documentaire dominait nettement cette manifestation et le jury ne s'y est pas trompé en remettant à *Brother's Keeper* le Prix de la meilleure découverte-long métrage. Alors que tout un chacun, dans la foulée de décideurs médiocres, annonce que le documentaire est mort, voici que deux jeunes Américains, Joe Berlinger et Bruce Sinofsky, issus de chez Maysles Films, s'imposent comme des cinéastes à part entière avec un documentaire pur et dur. Comme un omni providentiel, ce documentaire (au sens propre du terme), tourné selon les techniques et les méthodes du cinéma direct, est venu à point

nommé troubler la surface tranquille d'une production générale de plus en plus fade et qui prend de moins en moins de risques. Il est vite apparu comme un point de référence par la pureté de ses intentions et de sa démarche: un film sans concession à quelque mode du jour, refusant de recourir aux artifices propres au cinéma de fiction (comme l'introduction de séquences dramatisées) et maintenant résolument le cap sur son objectif documentaire, tout entier tourné vers son sujet, respectueux des gens et du phénomène abordés. Sans complaisance ni voyeurisme, les cinéastes se sont intéressés à des marginaux en milieu rural (quatre frères célibataires et illettrés, vivant ensemble depuis 60 ans) dont la vie venait d'être soudainement bouleversée par la mort, voire le meurtre, de l'un d'entre eux. Perçus d'entrée comme des bêtes curieuses, sur fond d'inceste probable (la saturation des couleurs, le choix des focales et des angles de prises de vues accentuent ce climat d'étrangeté, au début du film), ces marginaux en arrivent progressivement à retrouver leur humanité devant la caméra

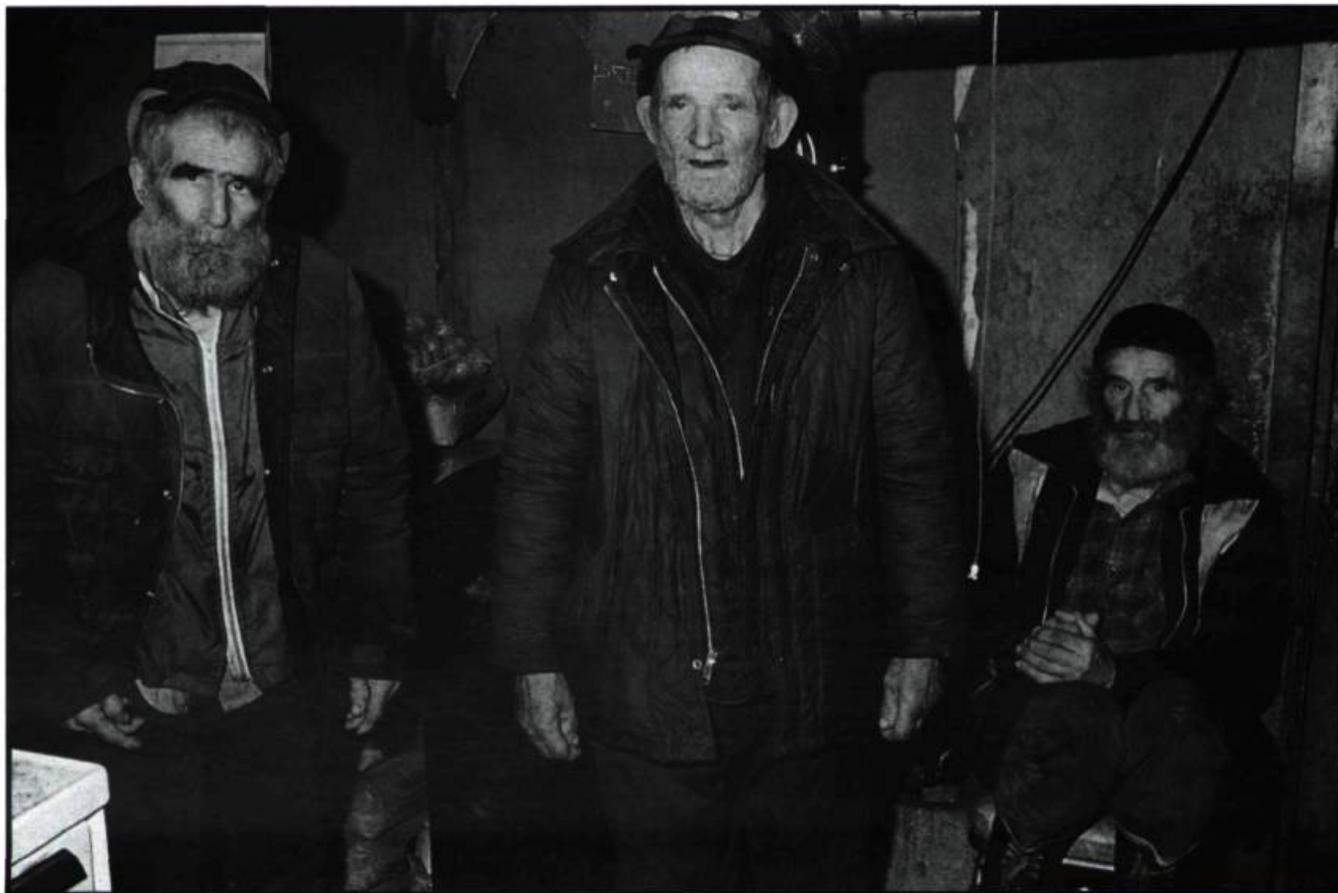
(tenue par Douglas Cooper), notamment grâce à l'étonnante solidarité de ce petit milieu rural plutôt conservateur face à la perversité du système judiciaire passablement déshumanisé. Y a-t-il vraiment eu meurtre en la demeure? Ou s'agit-il d'une manœuvre écoeurante de la part de certains spéculateurs fonciers peu scrupuleux cherchant à s'approprier la terre de ces «dégénérés»? La force du film est de laisser la question sans réponse, tout en nous incitant à penser qu'il est effectivement tout à fait possible que ce pauvre hère ait été étouffé par son propre frère désireux d'abrégier ses souffrances et qu'il est même tout à fait juste qu'aucune accusation ne soit finalement retenue contre lui, comme si le débat (et les enjeux) se situait à un tout autre niveau que celui, trivial, du système judiciaire...

Ni Téléfilm Canada, ni la SOGIC n'auraient financé un tel projet qui correspond pourtant à ce que l'ONF aurait pu faire il n'y a pas si longtemps, avant qu'il ne régresse à son tour. On frémit en imaginant la bouillie infecte qui en aurait résulté si on avait contraint les cinéastes à scénariser puis à dramatiser la moitié de leur sujet, filmé «live», en direct. C'est pourtant ce que ces organismes exigent de nos propres documentaristes!

Quant au prix spécifique du documentaire, il est allé à *L'Indien et la mer* de Maurice Bulbulian, un film qui cerne avec intelligence et sensibilité les problèmes d'une communauté amérindienne de la Colombie Britannique progressivement dépossédée de ses droits et de son identité. Loin des AK-47 brandis par des «Warriors» racistes et criminalisés et loin des discours écolo-démagogiques



Entre elle et moi de Mireille Dansereau



Brother's Keeper de Joe Berlinger et Bruce Sinofsky. Un documentaire qui vient troubler la surface tranquille de la production générale.

ressassés ad nauseam par certains leaders amérindiens affairistes, le film réussit à se frayer un chemin honnête sur un terrain miné de toutes parts. Sans miser sur la mauvaise conscience blanche et sans verser dans le manichéisme, il nous donne à voir et à entendre la pureté et le bien-fondé des revendications de cette communauté: il s'en dégage une force tranquille qui lui fait honneur. Même s'il est peu compromettant pour cet organisme il semble que ce film représente le point limite au-delà duquel un cinéaste de l'ONF ne saurait se risquer aujourd'hui...

Manufacturing Consent de Mark Achbar et Peter Wintonick, consacré à Noam Chomsky, n'est pas passé inaperçu. Il en ressort que, en adaptant le discours radical des années 68-70 au courant de la (post)modernité, Chomsky semble avoir trouvé les mots qu'il faut pour rejoindre les jeunes générations passablement dépolitisées et pour leur expliquer les mécanismes du fonctionnement de la société. Le film restitue honnêtement sa pensée, notamment sur le rôle et le con-

trôle des médias et le danger potentiel de ce phénomène pour la démocratie. D'où l'importance des publications alternatives. Mais, s'il démarre en flèche, avec un montage fort dynamique et une illustration puissante, le film ne maintient pas le rythme, il s'essouffle au bout de soixante minutes, pour se rabattre surtout sur un montage d'entrevues et d'extraits de conférences. De ce fait, il n'échappe pas à une certaine redondance à travers ses 165 minutes: il gagnerait en efficacité à être raccourci.

Décidément, ce que le Québec avait de mieux à offrir se situait du côté du documentaire. Outre certains moyens métrages de la série «Documentaires en vue», *Entre elle et moi* de Mireille Dansereau a constitué une heureuse surprise pour les spectateurs qui ont eu la curiosité d'aller le voir. Évitant l'hagiographie ou le ton pleurnichard, la cinéaste réussit avec intelligence et sensibilité à évoquer le visage de sa propre mère et le type de relation malaisée qu'elle a entretenue avec elle au cours des vingt dernières années de

sa vie.

Outre ceux signalés dans un numéro précédent de *24 images*, plusieurs films de fiction présentés dans le cadre de ce festival méritent certes que l'on effectue un retour sur eux un jour ou l'autre, qu'ils soient ou non abordés en ces pages, comme: *A Song For Beko* de Nizamettin Ariç, une «fiction documentée» qui nous fait vivre de l'intérieur le drame kurde, loin des images distanciées de la télévision, *La vie de bohème* d'Aki Kaurismäki, *The Blue Hour* de Marcel Gisler, *Autumn Moon* de Clara Law, *Video Blues* d'Aprad Sopsits, ou *Bar des rails* de Cédric Kahn. Il faut reconnaître que ces films et d'autres ont presque tous été écrasés par l'exceptionnelle qualité du film de John Cassavetes, *Opening Night*, avec l'éblouissante performance de Gena Rowlands. Un film qui n'a pas vieilli d'une ride et qui nous fait regretter cette époque où le cinéma était encore une question de vie ou de mort. ■